



Grand-père

Geneviève Bergé



Grand-père

Geneviève Bergé

Grand-père a paru dans *Au bord du Noir*
aux éditions L'Age d'homme, 1998.



Quand mon grand-père mourut, le bel ordonnancement des pensées familiales s'interrompit d'un coup. On ne sut

jamais si cette mort était un fait exceptionnel ou non. Que penser ? Le temps des délibérations était fort court, la famille dispersée, et il fallait agir vite, avant les départs en vacances. La chose n'avait rien d'extraordinaire, semblait-il, puisque la mort d'un aïeul est une chose courante, et nous apprîmes, en effet, grâce aux récits que chacun dans notre entourage se mit en devoir de nous prodiguer, que tout s'était déroulé selon un mode parfaitement habituel.

Il semble ainsi que certains événements n'aient guère d'importance. L'indifférence qu'on témoigne à leur égard tient sans doute à leur inéluctabilité. Puisqu'ils sont sans surprise, ils sont aussi sans intérêt, et l'attention qu'il faut tout de même bien leur porter, quand ils surviennent et secouent malgré leur prévisibilité le train-train des jours, se laisse, elle aussi, saisir par l'ennui puis, il faut l'avouer, par le malaise.

Mon grand-père était un homme fort âgé, que nous avons toujours connu taiseux, et vaguement ridé. A quoi tenait sa vieillesse ? Je ne saurais dire. Il avait gardé les cheveux noirs et il jouait encore aux cartes avec passion; on avait bien remarqué qu'il parlait moins qu'auparavant, quelques rares mots sur la journée à vrai dire - sauf parfois, quand il se lançait tout à trac dans une diatribe quelconque, abandonnant pour ce faire le cigare qu'il reprenait sitôt le discours achevé -, mais quelques mots en plus ou en moins, quelle importance ? Il se déplaçait avec une lenteur exaspérante. Non comme font habituellement les vieux, à petits pas hésitants, mais raide au contraire, dressé sur un axe rigide, et pliant à peine les genoux, si bien qu'il avançait comme un pingouin, par glissades saccadées qui chuintaient sur le parquet. Sans doute est-ce précisément cette fixité dans le geste, cette allure d'automate qui avait ôté de nous toute représentation d'âge et donc toute hypothèse de décès. Il vieillissait, comme une poupée de cire prend peu à peu la poussière malgré



le passage des nettoyeuses chaque soir. Peut-être même était-il déjà mort depuis longtemps... En tout état de cause, la situation se prolongeait depuis quelques décennies, et par la grâce d'une espérance folle, nous avions cru notre famille préservée du sort commun, et dotée d'une vertu rare: l'immortalité.

Nous nous étions trompés, et il fallut à mon grand-père mourir. Il décéda, comme tout le monde, après une ou deux semaines passées dans un hôpital immense et tellement isolé sur le chantier qui l'enfermait de part en part qu'il fallait emprunter pour l'atteindre des enfilades de passerelles enjambant elles-mêmes boues, cailloux et précipices. Nous nous acquittions donc de la tâche, comme les éléphants de Noé, et pénétrions, ainsi sauvés, sous un porche aux portes grinçantes.

Dans l'arche tout changeait. Le hall d'accueil ressemblait à une boîte de plastique gris, telle qu'on en use pour la conservation des aliments. Les murs étaient tapissés de machines à sous de toutes espèces, pièces et jetons, des téléphones, des distributeurs de boissons fraîches et de savon, et amoncellements d'autres appareils à fenêtres écarlates, mentions métalliques et modes d'emploi appropriés, quoique libellés dans une langue étrangère. On apercevait derrière un haut comptoir quelques secrétaires vêtues de blanc, leur chevelure dépassant à peine, affairées, fouailleuses, si bien qu'il fallait se pencher comme au-dessus d'une taupinière pour leur adresser un bonjour qu'elles ne réclamaient pas, puis leur demander le numéro de la chambre, l'étage, le corridor, l'escalier et les toilettes.

Les visites se succédèrent. Mon grand-père apprit ainsi qu'il était aimé, et nous qu'il savait l'art de la conversation. Puis il s'éteignit seul, dans son sommeil, à l'aube d'un vendredi; une infirmière avisa la famille, et nous avons tous basculé d'une rangée sur le boulier-compteur.

On le descendit parmi les morts. L'usage veut que les défunts demeurent quelques jours à la morgue. On les y conduit très vite, puis on les laisse

absolument seuls, et ils meurent une seconde fois, dans le vacarme des tuyauteries qui rugissent au-dessus d'eux comme des réacteurs sur la piste. Le départ est proche en effet; mais dans tous les aéroports, il faut d'abord attendre, on ne sait pourquoi, dans un hall froid et rempli d'inconnus où il n'y a rien à faire, sinon à déambuler le long des fauteuils en imaginant la vie de ces dizaines de passagers qu'on ne reverra plus, leur destination et le motif de leur déplacement, tandis qu'on prête une oreille au bourdonnement du haut-parleur, cherchant à reconnaître dans le chaos des messages diffusés celui qui indiquera votre voyage.

J'étais donc allée m'asseoir sur la chaise que la préposée m'avait indiquée, au bas de l'escalier, et comme le temps excédait la mesure que j'avais crue nécessaire aux préparatifs et à un minimum d'ornementation, j'avais sorti un livre de mon sac à main et je lisais. Un roman d'Ivan Klima, le romancier tchèque, et cela me semblait très inconvenant de lire ainsi, assise sur ma chaise à côté des morts, l'étrange vie d'un écrivain exilé de son métier, qui, pour survivre et écrire lorsque sa tournée est terminée, ramassait désormais les poubelles des habitants de Prague. (Il racontait aussi combien sa vie était elle-même envahie par les déchets de toutes sortes, bien plus qu'il n'en pourrait jamais évacuer. Et il contemplait longuement sa misère et sa faiblesse, sans autre espoir que d'arriver à en comprendre un jour les détours).

Je ne sus jamais ce que la préposée avait pu faire pendant si longtemps. Elle finit par réapparaître, et me précéda dans ce qu'on appelait ici la " salle du repos ". Il y régnait un vacarme étourdissant. Une volée de moteurs tournaient à fond et, dès que je pénétrais, un vent violent souleva mes cheveux. De grandes hélices tournoyaient en effet au plafond, question de chasser les mouches. Mais alors que seuls les battements de ma montre m'attachaient encore au monde extérieur lorsque je lisais à mon poste d'attente, toute la pièce vibra à présent comme un coq sur le point de chanter. Des tuyaute-



ries rouge vif parcouraient les murs et se regroupaient en faisceaux parallèles, et je devinai, malgré mon ignorance, de complexes systèmes de refroidissement, pompes, disjoncteurs et éclairages particuliers. La préposée avait disparu. Je supposai qu'elle s'en était retournée à la salle des machines et que, pour ne pas me faire patienter une fois encore si je venais à l'appeler, elle surgirait en bleu de travail, les mains hirsutes et le visage passé au cambouis. Peu à peu je m'habituai au bruit, et je chaussai mes lunettes. Un crucifix me faisait face et je cherchai le père de mon père.

Nous n'aurons peut-être partagé que cela, le frôlement de nos corps, au bord du noir. Deux corps côte à côte, l'un qui regarde l'autre et celui-là penché au dessus d'un abîme que nous ignorons. Il m'attendait. C'est du moins ce que je voulais croire. J'étais jeune, orgueilleuse, et personne n'était venu jusqu'à la " salle du repos ". Il n'y avait plus rien à faire, disait-on. Dans les aéroports, en effet, les taxis qui vous ont déposé s'en vont tout de suite et on se présente seul au guichet devant l'incompréhensible hôtesse. Chacun vaquait donc au souci de son chagrin et à ce désagrément de ne savoir s'il fallait pleurer quand la vie avait été si longue et qu'il était prévisible, on s'en rendait bien compte maintenant, qu'elle s'interrompit dans ces années-là. Laisant le mort parmi les morts, il y avait mille choses à faire pour tuer le temps.

Ce ne fut pas difficile, cependant. Mon grand-père était sorti de son absence. Lui qui avait tant erré dans les pièces de son appartement reposait à présent, paupières dépliées, sourcils desserrés, en homme content. Il souriait presque, et moi, je n'étais pas venue pour le pleurer. Puisqu'il partait, je voulais l'accompagner, si peu que ce fût. Je m'étais donc installée à son côté, et je laissais faire ce temps qui façonne les bébés sans que les femmes pensent à rien, espérant saisir ce qui au regard d'un tableau nous donne aussi de trembler dans une source de jubilation. Mais peut-être était-ce lui qui me faisait l'aumône d'un bout de chemin, se laissant voir



dans un corps qui ne réservait rien au secret, lui qui portait un chagrin dont moi non plus, et moins encore que le reste de la tribu, je ne savais que dire, comment le manier et le laisser se tordre jusqu'à la joie. A moins qu'il ne m'indiquât déjà le parcours, pour que je ne m'égare pas, quand viendrait mon temps si personne ne se proposait alors, juste quelques pas, pour m'accompagner.

On se souciait du chagrin, pas du mort qu'on quittait mal, un peu trop tôt, un peu trop tard, ne sachant que faire de ces jours où l'immobilité de son corps scandait quelque part et sans bruit le temps qui passe. Ces jours-là, on s'était perdu dans les magasins à la recherche d'un art de vivre, on longeait le vide. On parlait beaucoup. Ne s'occupait ni de soi, ni du mort, seulement de l'absence. Et le corps attendait.

Je le regardais. J'effleurais sa joue, puis sa main, espérant dissimuler ma répulsion, et que cela suffise. Les bébés aussi vivent comme cela, presque aveugles, seuls, et noyés dans le chahut, et il n'y a rien à faire, sinon les toucher, rire au-dessus d'eux et regarder. Rien, sinon poser notre chair au plus près, presque dans le souffle. Tout le reste: récits de sorcières contre l'angoisse. Bruit. Et encombrement des lieux. Gaspillage des pleurs et des réjouissances, oubli, si vite, oubli des nouveaux-nés et des morts. Nous marchions assez joyeusement. Je lui portais sa valise, car c'était un très vieil homme tout de même. Plus loin, il oublierait sans doute ce qu'il emmenait de si soigneusement emballé dans le tissu et le papier. Et moi je le quitterais.

Tandis que nous allions, avançant de concert pendant ce filet de temps qu'on nous laissait entre la mort et les célébrations officielles, je lui chantais des refrains, je lui racontais de petites histoires que j'inventais, un épisode de sa vie dont je me souvenais ou un fragment de la mienne, je lui caressais la main, puis je l'interrogeais " tu sais, toi, où nous allons ? " sur cette paix si étrange qui nous pressait le cœur, tout ce qui nous exilait de notre entendement. Parfois il se perdait dans sa pensée, il oubliait



ma présence, il disait un peu n'importe quoi, puis il se reprenait. Il s'affairait curieusement, s'agitait, hâtait le pas, mû par une urgence qui me demeurait étrangère et par le désir irréprouvable d'abandonner bientôt là et son paquet et sa vieillesse.

Jamais encore je n'avais été si heureuse.

De là-bas cependant, nous ne savions rien. Ni lui ni moi. Sinon sans doute qu'il en serait fini du protocole. On dit ainsi que les laquais et les petites servantes courent à pieds nus sur le parvis. Qu'on mange de tous les fruits. Que chacun bourdonne de plaisir et d'amitié. Je ne l'accompagnerais pas si loin. J'étais venue passer quelques minutes auprès de son corps, comme si je m'étais allongée dans la barque, aux pieds du passeur, caressant de temps à autre son mollet de défunt sous le pantalon. Je consolais sa peau, sa joue durcie, mais cela importait peu. Depuis sa mort, je ne le quittais pas et nous conversions; nous allions jusqu'à la lisière où les vivants et les morts se quittent un peu plus encore, mais où sont les morts et où les vivants ?

Après, je reviendrais, je m'assiérais à côté du passeur. Puis je traverserais la route, le passage à niveau, et je remonterais la colline jusqu'aux maisons, croisant en chemin des vieilles femmes et des hommes vieux, d'autres de tous âges et quelques enfants, peut-être un chien, chacun à son heure, seuls le plus souvent, qui descendraient vers l'embarcadère. Je les saluerais, tandis qu'ils se dirigeraient si calmement vers la barque qui les attend près de l'écluse. Après ma visite à la " salle du repos ", il se passa encore un jour ou deux et ce fut l'enterrement. Tous ceux qui avaient rendu visite à mon grand-père lors des dernières semaines et beaucoup d'autres se rassemblèrent. Il n'y eut aucun incident. Quand la cérémonie fut terminée, la foule s'égailla; c'était le début du printemps et personne ne se demandait comment une vie d'homme avait pu se rassembler tout entière dans les trois lettres d'un prénom depuis longtemps passé de mode.

Editeur responsable : Martine Lahaye, bd Léopold II, 44, 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Bruxelles, septembre 1998

© Copyright Ed. l'Age d'homme, Lausanne, Suisse

